

Jan Steenhuis

Un bien grossier personnage

Ce matin-là, une odeur âcre régnait dans la cuisine : une tartine était restée coincée dans le grille-pain. L'homme sortit de sa maison, huma l'air frais du matin, et se mit en chemin sans avoir déjeuné.

Bien qu'il vécût depuis peu dans le quartier, il y était déjà une célébrité locale. Il ne s'y trouvait pas une commère qui n'ait spéculé sur la profession que pouvait exercer cet homme au teint gris, toujours vêtu de noir, qui venait d'on ne sait où, qui fixement regardait devant lui et qui jamais ne saluait. Certains avaient dit qu'il devait être juge. D'autres que c'était un croque-mort. On avait aussi prétendu qu'il était surineur. Tous s'accordaient pour le dire sinistre.

L'homme avait faim. La mauvaise odeur lui avait coupé l'appétit tant qu'il était resté chez lui. Mais à présent qu'il pouvait à nouveau respirer, les crampes qu'il ressentait au niveau de l'estomac lui rappelaient qu'il n'avait rien mangé depuis la veille. Il y avait de l'autre côté de la rue une boulangerie. Il hésita un instant, car il n'avait pas envie de supporter le regard des habitants du quartier qu'il risquait d'y rencontrer. Il n'avait pas envie d'adresser la parole à qui que ce soit, pas même à la boulangère, ne serait-ce que pour lui demander un morceau de pain. Mais la faim fut plus forte que sa réticence, et il se résolut à s'y diriger.

Alors qu'il s'apprêtait à traverser la rue, un crissement de pneus fusa, suivi d'un bruit sourd. Après avoir roulé sur le sol, un sac à main vint s'immobiliser à ses pieds. L'homme se baissa, le ramassa, et le tint quelques instants entre ses doigts comme s'il voulait en palper le cuir. Puis il le porta à son visage et en respira l'odeur. Le parfum qui s'en dégagait était le plus proche contact qu'il avait eu avec une femme depuis qu'il avait perdu sa fiancée. Il le huma profondément dans une longue inspiration. Après que ses poumons furent totalement remplis, il ouvrit le sac. Les premières choses qu'il y découvrit furent un rouge à lèvres et un flacon de parfum. Il se souvint des lèvres de sa fiancée, de leur couleur rouge de braise, de la brûlure de leur baiser. Le souvenir de son sourire lui revint, ce sourire dont l'image enlumina encore ses longues nuits d'insomnie. Alors il serra le sac contre son cœur. Il le serra à l'en déchirer. L'envie de jeter ce sac à terre, de le fracasser sur le sol lui prit. Mais il se ravisa. Il l'ouvrit encore. Son œil tomba sur un miroir brisé. Un miroir ! Cet objet, si indissociable du maquillage, placé là pour l'ultime vérification. Il songea encore à sa fiancée, à ses yeux lorsqu'elle souriait, à ses cheveux qui tombaient sur son visage. Il se rappela le soin qu'elle portait à ce visage, à en traquer la moindre imperfection. Il se souvint de la beauté de celle qui aurait pu être sa femme, de son regard lumineux, de la sensualité de son corps, de son sourire qui ne serait plus.

Alors il ferma brusquement le sac. Autour de lui, des gens couraient. Des hurlements se faisaient entendre. Il se dirigea fermement vers un attroupement qui s'était formé. Il y avait là un homme en larmes agenouillé auprès d'une femme en sang. Il laissa tomber le sac à côté du corps inanimé, et dit : « Ceci vous appartient, je crois. » Sans attendre de réponse, il tourna les talons et s'éloigna rapidement.